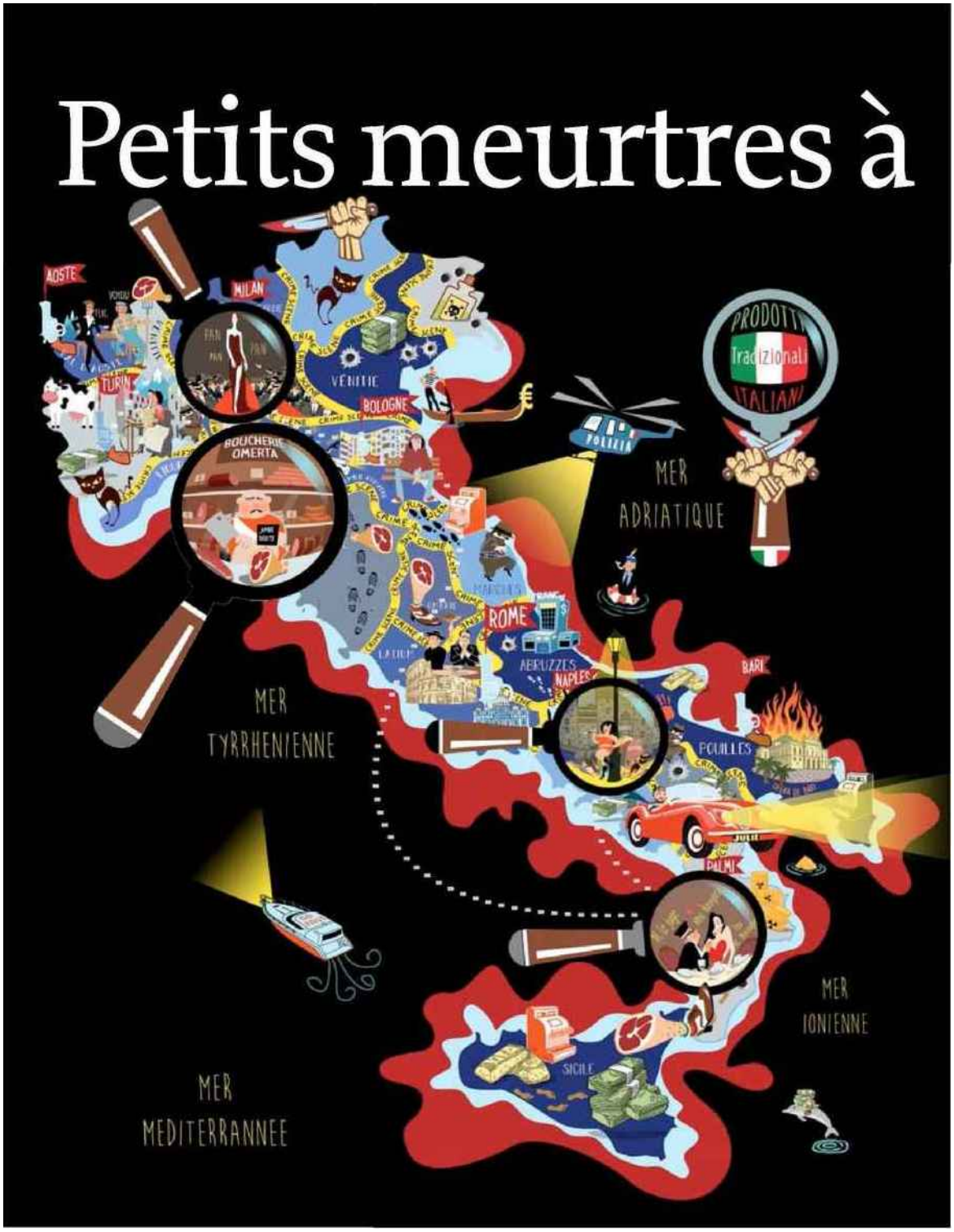
Le Point
Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 340253

Date : 05 AVRIL 18
Page de l'article : p.92-94

Petits meurtres à



Tous droits réservés à l'éditeur

Le Point
Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 340253

Date : 05 AVRIL 18
Page de l'article : p.92-94

NICOLA LAGIOIA
Né en 1973 à Bari (Pouilles).
Président du festival littéraire de Turin.
Signe particulier: prix Strega pour «La féroce».

Turin

Lagioia, Bari en flammes

Il faut courir pour attraper Nicola Lagioia. Homme pressé, tout en noir, le téléphone vissé à l'oreille, il est en train de finaliser le Salon du livre de Turin, qu'il préside. Il faut courir, et venir à Turin, donc. Bien que lui vienne du Sud, écrive sur le Sud et ne jure que par le Sud... Le gosse des Pouilles, de Bari exactement, comme ses parents, y campe l'intrigue du suicide douteux de la fille d'un riche promoteur immobilier, renversée par un camion alors qu'elle déambulait nue, de nuit, couverte de sang, sur une route de campagne dans «La féroce» (prix Strega 2015). Famille puissante, errances de la justice, mainmise d'organisations criminelles redessinent les contours de Bari, la ville de son enfance, de «*toutes ses premières expériences*». Lagioia raconte, en marchant à vive allure dans la rue, cette ville à la fois lointaine et proche sur le mode personnel, pleine des «*fantômes*» de sa jeunesse perdue et des gens qu'il a connus.

Bari est aussi pour lui la ville qui est «*entrée plus tôt que le reste de l'Italie dans le XXIe siècle de la criminalité*». Deux événements dans les années 1990 ont marqué son histoire. Le premier, l'incendie du Teatro Petruzzelli, l'Opéra, fait figure d'une perte d'innocence. «*L'enquête a révélé la nature criminelle de l'incendie. Il avait été commandité par la famille propriétaire de l'Opéra, une famille de l'ancienne aristocratie, respectée de tous. Qui avait payé une bande du crime organisé pour exécuter l'acte... Les habitants ont alors pris conscience de l'existence de ponts entre ces deux mondes...*» L'autre événement, c'est l'arrivée massive de migrants: «*Vingt mille Albanais accueillis d'un coup.*» Depuis, la «*ligne claire*» entre le monde de la pègre, des voyous, des fauchés et celui des gens respectables s'est estompée. Jusqu'à disparaître. La ville a changé. Le «*fossé*» entre les quartiers où régnait l'ordre et ceux «*dans lesquels on ne pouvait entrer sans se faire dépouiller*» n'existe plus. Aujourd'hui, la criminalité est partout, et «*elle porte un col blanc*» ■

«La féroce», de Nicola Lagioia, traduit de l'italien par Simonetta Greggio et Renaud Temperini (Flammarion, 464 p., 23 €).

Milan

Biondillo, la fashion au fusil à pompe

«*Les Milanais de souche ? Je les appelle les WWF. Comme les pandas, en voie de disparition*», nous dit Gianni Biondillo. Lui, le «*vrai Milanais*», spécimen à l'air goguenard, coiffé de bouclettes noires, né d'une

GIANNI BIONDILLO
Né en février 1966 à Milan
Son adage: on ne naît pas milanais, on choisit de l'être.

A. GANDOLFI/PARALLELO ZERO/RÉA POUR «LE POINT»

L'incendie avait été commandité par une famille de l'aristocratie respectée de tous. Qui avait payé une bande du crime organisé pour exécuter l'acte...

Tous droits réservés à l'éditeur

Le Point
Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 340253

Date : 05 AVRIL 18
Page de l'article : p.92-94

mère sicilienne et d'un père de Campani, a grandi dans une cité où, sur le palier, *« personne ne parlait la même langue »*. Dans son quartier, Quarto Oggiaro (*« le plus mal famé »*, le même que son inspecteur Ferraro, dit « l'Animal »), *« où il n'y a toujours pas le métro »*, il a joué au foot sur le bitume entre la propagande des Brigades rouges et les dealers d'héroïne. Biondillo s'en est bien sorti. Il est le premier de sa famille à faire des études, à devenir architecte, puis à tomber amoureux fou de sa ville. Au point d'écrire une série policière dont elle est le décor et l'objet. Avec l'inspecteur Ferraro et Moustache, son Watson qui essaie, avec beaucoup de ridicule, de glisser du lombard dans ses phrases alors que plus personne ne parle ce dialecte à Milan... Au point, aussi, d'avoir fait le tour du périphérique à pied (80 kilomètres !) de façon à en tirer un livre, et d'organiser des visites guidées de la ville, de préférence hors les clous. L'ambition secrète de l'architecte converti aux belles-lettres se situe là. Le polar lui sert à défendre Milan, non comme une carte postale proprette, mais comme *« carrefour des cultures »*.

Nous recevoir chez lui, via Padova, est, en ce sens, un signe fort. Plus accessible que son quartier de naissance, sa nouvelle adresse ne figure pas pour autant sur le plan de la ville que nous a fourni notre hôtel « chic et central », bien noté sur TripAdvisor. Nous voilà hors plan. L'aventure ! Tandis que, pour l'*ispettore* Ferraro, c'est l'inverse. Dans « Le charme des sirènes », sa septième enquête, finaliste du prix du *Point* (*voir p. 112*), il franchit pour la première fois le seuil du centre historique. Le voilà dans le plan, le sacro-saint temple Armani-Gucci-Ferré, *« la vitrine »*, dit Biondillo. Qui prend un malin plaisir dans le roman à dégommer un mannequin sur le podium d'un défilé haute couture ! Alors, on se sent presque en sécurité, via Padova, en bas de chez lui, à prendre un expresso au Delfino, servi par une Chinoise, assis entre deux Mexicains. Et l'on comprend mieux la dimension *« politique »* du choix d'emménager dans *« la rue la plus multiethnique de Milan »*. Sans doute un exemple à suivre, aussi, dans cette *« Italie en train de devenir un incubateur du populisme »* ■

« Le charme des sirènes », de Gianni Biondillo, traduit de l'italien par Serge Quadruppani (Métailié, 360 p., 21 €).

On se sent presque en sécurité, via Padova, en bas de chez Gianni Biondillo, à prendre un expresso au Delfino, servi par une Chinoise, assis entre deux Mexicains.

Bologne

Varesi, meurtre à la trancheuse à jambon

VALERIO VARESI
Né en 1959 à Turin.
Journaliste à *La Republica*
Signe particulier :
auteur d'une thèse sur la foi et la raison chez Kierkegaard.

Il a gardé la ligne, Varesi, pour un romancier qui dévore autant dans ses romans ! Pour lui, la cuisine est *« une identité »*, énonce-t-il devant un plat de *spaghetti aglio, olio e peperoncino*. Ecrivain établi à Parme (il n'est à Bologne que pour son travail de journaliste), il a créé le commissaire Soneri. Qui, à la différence des enquêteurs anglo-saxons qui *« mangent mal et boivent beaucoup »*, fait bombance dans sa trattoria préférée : *« Tortelli, dans leurs trois versions, ou anolini farcis au parmesan, cuits dans un bouillon aux trois viandes. »* On en salive. Ce qui a fait le succès de Varesi, c'est aussi d'aller désosser les faits divers ou les scandales du pays pour les cuisiner, sauce locale. Dans son dernier roman, qui date dans sa version originale de 2005, *« le plus gros scandale financier d'Europe depuis la guerre »*, l'affaire Parmalat, est réadapté. Les fabricants de produits laitiers sont devenus des charcutiers en pleine banqueroute. Il ne reste plus alors, pour Varesi, qu'à enfourner cette affaire avec une poignée de raidillons bucoliques dans le pays où ses parents se sont connus, Montelupo Fiorentino, et des champignons que son commissaire chasse abondamment, pour faire jaillir, en plus *« des mécanismes psychologiques et des motivations des individus »*, tout le bon goût du terroir. Cerise sur le *cornetto*, l'affaire trouve son explication dans la cupidité des hommes, qui, elle, n'a vraiment rien de régional ■

« Les ombres de Montelupo », de Valerio Varesi, traduit de l'italien par Sarah Amrani (Agullo, 320 p., 21,50 €).

MARIKA PUICHER/PARALLELOZERO/REA POUR « LE POINT »

Tous droits réservés à l'éditeur

Le Point
Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 340253

Date : 05 AVRIL 18
Page de l'article : p.92-94

CARLO LUCARELLI
Né en 1960 en Parme
Signe particulier : Il signe en 2010 « Meurtre aux poissons rouges » avec le maître, Camillieri.

Bologne

Lucarelli, racket à la bolognaise

Il nous emmène prendre un expresso au comptoir d'un café pour une introduction à la géographie locale : « *Bologne, c'est comme Los Angeles* », déclare-t-il. Le « *territoire* » est à prendre au sens large : toute la région d'Emilie-Romagne. Là où se déroulent tous ses romans sauf ceux historiques, comme la grandiose « Huitième vibration » (2010), « Albergo Italia » (2016) et sa suite « Le temps des hyènes », qui reprend un duo – un gradé italien et un sous-officier abyssin – dans la faune de la colonie italienne d'Erythrée... Première question : comment distinguer un Emilien d'un Romagnol ? « *Très simple* », répond notre instructeur : « *Il suffit de s'arrêter dans une rue et de demander un verre. Si on te sert un verre d'eau, tu es en Emilie, si on te sert un verre de vin, tu es en Romagne.* » Ce qui met tout le monde d'accord, c'est que Bologne est « *au centre de tout* », « *carrefour entre le Nord et le Sud* », « *lieu frontière plein de contradictions* ». Lucarelli balaie Milan et Naples d'un revers de la main : « *Bologne, c'est le laboratoire du crime italien.* » D'où une foison d'écrivains, branchés noir ou polar, CQFD. L'atteste aussi le Groupe 13, « *quarante-trois écrivains encartés depuis sa fondation par le père fondateur Loriano Macchiavelli* », poursuit le barbu. Cela remonte aux années 1990, et depuis aucune ville n'a pu rivaliser avec ça. Une ville si belle, si festive

« Si on te sert un verre d'eau, tu es en Emilie, si on te sert un verre de vin, tu es en Romagne. »

ARIKA PUICHER/PARALLELOZERO/REA

Tous droits réservés à l'éditeur

Le Point
Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 340253

Date : 05 AVRIL 18
Page de l'article : p.92-94

que *« personne ne peut imaginer que ses bâtiments sublimes puissent abriter un sale coup, une bombe ou du recyclage d'argent sale »*. Et pourtant. Le tome 2 des enquêtes de son inspecteur Coliandro, « La phalange armée », avait fait grand bruit. Son histoire annonçait de façon stupéfiante la « bande de l'Uno blanche », le scandale de flics racketteurs arrêtés juste après la sortie du roman... *« Nous ne sommes pas pour autant doués du don de divination »*, nous assure Lucarelli. A moins qu'il n'ait été bien renseigné ? ■

« Le temps des hyènes », de Carlo Lucarelli, traduit de l'italien par Serge Quadruppani (Métailié, 192 p., 18 €).

Bologne
Avallone, fleur de béton

SILVIA AVALLONE
Née en 1984 à Biella (Piémont).
Signe particulier : perfectionniste.

On la rêvait les pieds dans les emballages MacDo, entre une barre d'immeubles gris pourri et un Decathlon de ZI, comme dans ses romans (« D'acier », « Le Lynx »), mais voilà que la brune piquante nous emmène dans les allées silencieuses d'une bibliothèque majestueuse du centre de Bologne... Silvia Avallone – insatisfaite chronique ? – est obsédée par l'attraction qu'exerce le centre sur la périphérie. *« Mon histoire personnelle fait que j'ai grandi dans des lieux qui ont toujours été pour moi de l'ordre de la vie imparfaite, par opposition à "La vie parfaite"* (titre de son nouveau roman) », admet-elle. Quand elle vivait à Biella, c'était Milan, quand elle a emménagé à Piombino, c'était Florence, et ce n'est qu'en atteignant le centre-ville huppé de Bologne qu'elle a atteint son *« rêve »*. Son dernier roman, sous une autre forme, raconte cette même histoire. On y croise Adèle, en banlieue, mineure enceinte qui ne veut pas d'enfant, et son pendant, Dora, professeure de lettres du centre-ville, qui elle en voudrait bien mais n'y parvient pas. Ce qui permet à Avallone de traiter du sujet de l'infertilité, tabou en Italie ; et de montrer que *« le manque n'est pas toujours social et peut être structurel »*. Toutefois, un lycéen dans le roman, Zeno, incarne son véritable cheval de bataille. Parce qu'il passe le mur infranchissable, *« une construction mentale »*, des cinquante minutes de bus qui séparent sa cité de la bibliothèque. L'ascenseur social par la culture. Avallone défend mordicus la frustration comme moteur, et l'idée *« de prendre sa revanche sur la vie »*. Au prix de l'apprentissage de l'effort, via l'éducation. *« Mais le système éducatif s'est écroulé en Italie »*, déplore-t-elle. Raison pour elle de pousser un cri de guerre : rendons à nouveau l'école *« sexy »* ! ■

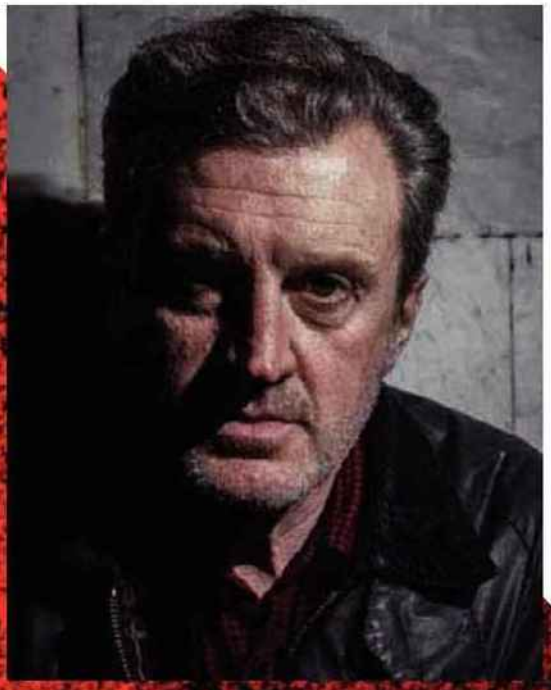
« La vie parfaite », de Silvia Avallone, traduit de l'italien par Françoise Brun (Liana Lévi, 400 p., 22 €).

MARIKA PURCHER/PARALLELOZERO/RÉA POUR « LE POINT »

Tous droits réservés à l'éditeur

Le Point
Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 340253

Date : 05 AVRIL 18
Page de l'article : p.92-94



ANTONIO MANZINI
Né en 1964 à Rome.
Signe particulier: superstar à la télévision.

« Tout le monde a du travail, mais personne n'est entrepreneur. Tout le monde travaille pour l'Etat et crache dessus en même temps ! »

Rome

Manzini, le crime des cimes

Il décroche le téléphone sur un : *« Qui me les brise ? »* rocailleux comme son enquêteur Rocco Schiavone. On l'a traîné à Rome pour l'entendre maugréer: *« Je déteste les Romains. »* Ce Bacri à l'italienne, qui nous dit s'être attelé aux aventures de son sous-préfet *« par ennui »*, a catapulté celui-ci dans le Val d'Aoste, histoire d'être vraiment odieux. *« En France, j'aurais choisi Cayenne ! »* se marre l'écrivain. Schiavone, comme on l'imagine, est une teigne, et seule sa chienne bipolaire, Lupa – qui ne pue pas mais *« sent le pop-corn, surtout quand elle dort »* –, parvient à le supporter. C'est aussi un Romain sapé comme un Romain (griffé), fumeur de joints, un brin corrompu, enfermé chez les taiseux des alpages. Manzini, par le biais de ce flic finalement sympathique, épingle la justice italienne et *« l'impunité des crimes »* et raconte comment le Nord sert de machine à laver pour l'argent sale du Sud. La Mafia calabraise, *« dont le chiffre d'affaires est plus élevé que n'importe quelle industrie en Italie »*, blanchit l'argent grâce au financement d'un aéroport qui ne sert à rien et au casino de Saint-Vincent (à venir dans le prochain opus). Mais pire que les magouilles *« qui arrangent bien l'Etat qui y trouve des rentrées fiscales non négligeables »*, Manzini se paie les Valdôtains. *« La région est très riche, tout le monde a du travail, mais personne n'est entrepreneur. Tout le monde travaille pour l'Etat et crache dessus en même temps ! »* Pas étonnant pour Manzini que la région ait vu naître la Ligue du Nord, le parti d'extrême droite italien ■

« Un homme seul », d'Antonio Manzini, traduit de l'italien par Samuel Sfez (Denoël, 352 p., 20,90 €).

F ALES/PARALLELOZERO/RÉA POUR « LE POINT »

Tous droits réservés à l'éditeur

Le Point
Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 340253

Date : 05 AVRIL 18
Page de l'article : p.92-94

Rome

De Cataldo, le juge impitoyable

Le juge spécialisé dans les *« homicides, attentats, massacres »* – *« écrivain »* sur sa carte de visite – se pointe en lunettes Céline pour nous emmener dans une friche industrielle... Autour du Gazometro, la zone de la bande de la Magliana, la Mafia romaine des années 1970, qu'il a mise en scène dans son grand « Romanzo criminale »(2006). C'était avant « Suburra » (2013) – avec le personnage de Samouraï, vieux baron de la pègre qui tente de canaliser les jeunes loups borderline –, paru en Italie quelques mois avant que n'éclate le vrai scandale Mafia Capitale, qui lui ressemble tant... Aujourd'hui, le juge se dit inquiet. Pour les migrants. Parce que *« la Mafia détourne l'argent de l'Etat qui leur est destiné »* – 35 euros par jour et par personne. Des *« êtres humains, pas des numéros »*, s'insurge le magistrat, qui redoute de surcroît que la situation des migrants ne dégénère *« en montée du populisme fasciste »*, façon Brexit. La Mafia, *« un monde comptable, froid »*, blanchit désormais l'argent sur le dark Web, via les bitcoins et le *shadow banking*, nous dit-il à propos du système de financement planétarisé, hors banque, hors contrôle. *« Il a été calculé que cela représentait 30 % de la circulation d'argent dans les pays occidentaux. »* Les truands ont *« toujours un coup d'avance, mais l'Europe de surcroît leur déroule le tapis rouge »*. *« Sans coordination, et en laissant prospérer les ports francs,* ajoute-t-il, *la lutte est perdue d'avance. »* Pour le juge, une seule solution : l'Europe fédérale intégrée. Le rêve, naguère, du président Pertini, le Nelson Mandela italien, auquel il vient de consacrer un long-métrage bientôt diffusé sur Sky ■

« Suburra », suivi de « Rome brûle », de Giancarlo De Cataldo et Carlo Bonini, traduit de l'italien par Serge Quadruppani (Points, 528 p., 8,10 € et 336 p., 7,50 €).

GIANCARLO DE CATALDO
Né en 1956 à Tarente.
Signes particuliers : prix *Le Point* du Polar européen en 2006 ; a jugé 565 homicides.

F. ALESI/PARA.LELOZERO/REA POUR « LE POINT »

Les truands ont « toujours un coup d'avance, mais l'Europe de surcroît leur déroule le tapis rouge ».

Tous droits réservés à l'éditeur

Le Point
Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 340253

Date : 05 AVRIL 18
Page de l'article : p.92-94

MAURIZIO DE GIOVANNI
Né en 1958 à Naples.
Signe particulier: supporteur passionné du club de foot de Naples.

Naples

De Giovanni, passion et délit d'honneur

Nous voici à Naples pour douter de la véracité de la fiction (sic !), médusés à la vue du carton qui porte le nom du commissaire Ricciardi au célèbre Caffè Gambrinus. Cet ex-banquier converti à l'écriture fait de Naples le théâtre de deux séries policières. Un versant est contemporain, avec l'inspecteur Lojacono (prix Scerbanenco 2012, adapté pour la télévision), inspiré de la réalité du marché de la crapule, cosmopolite et violent. L'autre versant est historique. Avec le commissaire Ricciardi pour *« raconter »* le Naples d'antan. Son Maigret qui *« entend les morts »* – un truc pour résoudre les affaires (ici, le meurtre d'une beauté dans un bordel), aux antipodes d'un quelconque ésotérisme – exerce durant l'ère mussolinienne. Pas de politique ici ; hormis un personnage clairement antifasciste, *« pour ne pas nuire à l'objectivité du regard sur la période »*, nous dit De Giovanni. S'il investit le champ négligé des années 1930, c'est parce que *« la vie avait une autre valeur, les gens d'autres codes, comme ce qu'on appelait le délit d'honneur ou encore le suicide pour endettement »*. De Giovanni dans cette série *« n'écrit que sur les crimes passionnels »*. Ce crime, au cœur d'une misère courageuse et digne, il le résume de cette formule magnifique : *« En équilibre entre la faim et l'amour. »* ■

« Les pâques du commissaire Ricciardi », de Maurizio De Giovanni, traduit de l'italien par Odile Rousseau (Rivages, 400 p., 22 €).

Palmi

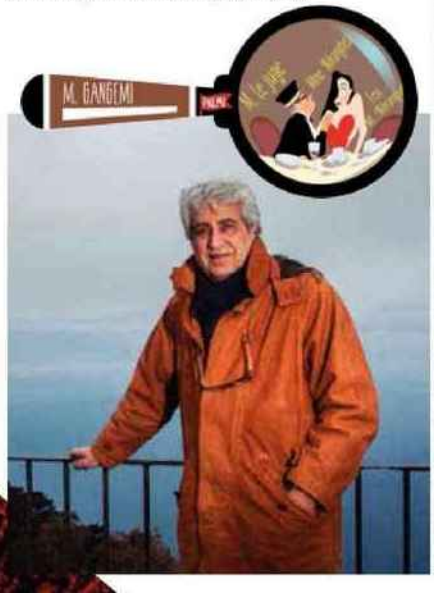
Gangemi, Mafia paradiso

Voyage éprouvant, loin de tout, et maintenant ce ciel de plomb… Manquerait plus qu'on prenne une averse avant de trouver l'antre de Gangemi. Lequel nous reçoit dans son bureau, persiennes closes, la pénombre renforçant l'odeur âcre du cigare. Son personnage, le « petit juge » (Alberto Lenzi), se frotte à la Ndrangheta, la Mafia calabraise, mais reste droit, obstiné – quoique manipulateur. Sa dernière enquête traite du meurtre particulièrement ignoble d'un mafioso (nu, saucissonné comme un poulet et pendu tête en bas), mais surtout de son irrépressible attraction pour la veuve… Le début des ennuis.

Gangemi nous assure que sa région, la Calabre, est *« victime de son image »*. Les chiffres officiels annoncent une part de 2,7 % de la population appartenant à la Mafia. Auquel Gangemi ajoute 15 % de gens associés directement ou indirectement. *« Ce qui fait que 80 à 85 % des gens qui vivent ici sont parfaitement honnêtes ! »* Imparable. Et inattendu : Gangemi s'est encarté dans un *« parti radical »* pour mener un combat contre les lois anti-Mafia. *« Ces lois conçues pour lutter contre la Mafia portent de graves atteintes aux droits de l'homme. »* Sur un simple soupçon, en Calabre, on tire le rideau sur un commerce, on confisque l'outil de travail. Les accusés ne peuvent *« apporter la preuve que ces allégations sont fausses qu'au cours du procès »*. Avant ? *Niente*. Pas de présomption d'innocence pour les Calabrais. Mais *« des lois qui ne servent à rien »*. La preuve : *« La Mafia calabraise est de plus en plus forte. »* ■

« La vérité du petit juge », de Mimmo Gangemi, traduit de l'italien par Christophe Mileschi (Seuil, 336 p., 21,50 €).

MIMMO GANGEMI
Né à Santa Cristina d'Aspromonte en 1950.
Signe particulier: incorrigible optimiste.



ALESSIO MAMO/PARALLELOZERO/RÉA POUR « LE POINT » – GIACOMO ACUNZO/PARALLELOZERO/RÉA POUR « LE POINT »

> « La vie avait une autre valeur, les gens d'autres codes, (…) ce qu'on appelait le délit d'honneur ou encore le suicide pour endettement. »

Tous droits réservés à l'éditeur